

J'ai rencontré Pierre Emmanuel pour la première fois au début de l'été de guerre 1942. Envoyé en mission par l'A.J. (« Armée juive ») de Toulouse à Lyon puis dans la Drôme pour y effectuer un travail de liaison et de renseignement, je me rendis chez lui à Dieulefit un matin de juillet, quelques jours à peine avant la naissance de Catherine, sa première fille. Pierre Emmanuel, qui enseignait alors les mathématiques au collège de Dieulefit, avait connu la célébrité tout jeune, avec la publication de *Tombeau d'Orphée* chez Pierre Seghers en 1941. Entrebâillant la porte de sa maison, j'entendis retentir au-dessus de moi, du haut du premier étage où il s'était installé, la voix vibrante du poète qui « essayait », me sembla-t-il, les fragments d'une œuvre en chantier (peut-être l'ébauche de *La Liberté guide nos pas*), tout en arpentant d'un pas pressé le palier étroit transformé en « gueuloir » lyrique.

Né en 1916, il était de quatre ans mon aîné ; j'aperçus, descendant vers moi les marches de l'escalier, un grand garçon maigre à la crinière brune, aux yeux d'un éclat intense, traversés de profonds reflets verts, au visage émâché, dont les longs traits fins et le teint délicat rappelaient ceux d'un adolescent. Tard dans l'après-midi, lors d'une promenade au soleil couchant par les collines couvertes de touffes de lavande sauvage, Pierre Emmanuel évoqua avec passion, devant moi qui l'écoutais en silence, le destin tragique des hommes de notre génération, pris en tenaille entre un monde ancien qui s'écroule et un nouvel univers qui ne réussit pas à naître, tous écrasés dans l'étau d'un enfantement mortel. À ce moment-là, déjà, le jeune poète mettait en question le sens de l'apparition de la personne humaine et de la survie des créatures dans un continent ravagé par la guerre, que dominait alors l'empire du mal absolu :

Par quel affreux travail le monde est-il conçu
et quel acharnement sur soi de la lumière
durcit jusqu'au diamant son épaisseur de pierre
qu'abîme le remous viscéral de la Nuit ?

Dans l'exemplaire du recueil *Jour de colère* (Alger, mars 1942) qu'il me donna en gage d'amitié, au moment de nous séparer pour des années, il rétablit de sa plus belle écriture le titre manquant du poème « Camp de concentration », supprimé, aux éditions Charlot, par la censure hypocrite de Vichy :

Au fond du puits abrupt scellé par le soleil
un peu de vase pantelante et de silence
tout l'homme ici se meurt.

Il compléta également, à l'encre bleue et à la plume, une *Prière pour nos ennemis*, à Emmanuel Mounier ; puis, me dédiquant *Jour de colère* en juillet 1942 « à la lumière de l'espérance », il me lut à la nuit tombante un poème consacré à la mission salvatrice du peuple juif, qui entraînait tout entier en agonie à cette heure même, après la fameuse conférence nazie de Wannsee, près de Berlin, où fut adoptée, en janvier de cette année fatale, la « solution finale » du génocide destinée à résoudre pour toujours le problème des Juifs européens :

Si ce peuple venait à tarir au cœur des peuples
tout le sang du Sauveur tarirait avec lui
... nul bourreau
ne saurait rassasier d'injustice ce peuple
qui supporte le poids d'injuste de son dieu.